

LES HEURES ESSENTIELLES de Nicole FABRE

Je relis le texte que j'ai écrit peu après mon séjour dans le service de soins intensifs de l'hôpital S.J. Des lignes qui s'écrivaient en moi au cours de ces jours calmes et inattendus. Des pages où je suis restée au plus près des faits, au plus près de ce que j'ai vécu et ressenti et que je voulais consigner tel quel.

Une Expérience : le corps, les images et les mots

Acte 1

Une coupable légèreté

Comme c'est étrange, me suis-je dit un matin : j'ai toujours beaucoup rêvé la nuit et je pense toujours en images. Mais depuis quelque temps, la nuit comme le jour, mes images ont des couleurs intenses comme jamais et des contours précis dessinés comme sur les vases cloisonnés. Comme c'est étrange et comme c'est joli ! Puis, j'ai pensé : mon imaginaire est de plus en plus riche ; ça doit être dû à ma pratique du rêve-éveillé et à mon intérêt pour le rêve. Mais je trouvais bien étonnant que cela me vînt si tardivement et si brutalement. Une question s'était ouverte.

Comme c'est étrange, me suis-je dit un autre matin où, me regardant dans le miroir de la salle de bains, j'ai trouvé ma lèvre supérieure anormalement déformée... Comme c'est étrange et comme c'est déplaisant ! Puis, j'ai pensé : c'est étrange et peut-être inquiétant. Alors je me suis fait des grimaces, j'ai joué au clown, et ma bouche a repris un air normal. Une question désagréable me demeurait mais je l'ai vite écartée avec encore quelques clowneries.

Comme c'est étrange, me suis-je dit un jour où, écoutant un patient dans son cheminement douloureux, j'ai vu arriver par ma gauche des branches de feuillages qui semblaient être des branches d'acacias mais avaient la légèreté de la monnaie du pape. Comme c'est étrange et comme c'est joli, me suis-je encore dit quand la vision s'est reproduite, gris argenté, au long des jours qui ont suivi. Puis j'ai pensé : c'est joli mais ce n'est pas normal ; c'est un trouble visuel... ça doit être dû à mes nouvelles lunettes ! Mais je savais bien que me répondre ainsi n'était pas sérieux.

Comme c'est étrange, me suis-je encore dit un soir en marchant dans la rue. Comme c'est étrange, je ne marche pas droit ; j'oscille ; je ne peux pas suivre une ligne droite ; à la façon peut-être dont papa se plaignait « je titube comme un homme saoul ». Comme c'est étrange et nouveau dans ma vie, plutôt désagréable. Puis j'ai pensé : ce doit être la fracture de ma cheville qui invente maintenant de se manifester comme ça. Mais je savais bien que c'était une idée absurde et que cela se passait dans ma tête. Comme les images colorées, la bouche tordue et les jolis feuillages.

Alors j'ai pensé : il faudra que j'aille voir Docteur Bruno ! Mais les jours et les semaines passent vite, je me suis habituée à ces étrangetés avec une légèreté coupable. Et j'ai même trouvé que les feuillages gris et les couleurs intenses ne manquaient pas d'intérêt.

Tout cela, j'y ai repensé plus tard ; quand plus aucune de ces étrangetés n'est revenue !

Acte 2

Solitude. Ou : comment un moi voit s'enfuir l'autre

Dans un calme après-midi solitaire, le tapis sous mes pas devient houle menaçante. Je dois faire un effort pour penser que le sol réel est plan et solide, qu'il n'a rien à voir avec la mer tempête de mes six ans. Je m'assieds. Mes yeux me brûlent, un bandeau noir les recouvre, pendant un instant je ne vois plus du tout. Je pense « je suis bizarre, vraiment bizarre, ça ne va pas ». Je tente de prononcer cela mais la bouche ne peut plus articuler les mots que je pense ni la main les écrire. Mes jambes non plus n'obéissent plus, elles sautent comme sautait la jambe de papa pour notre plus grande angoisse. Et finalement, les voilà devenues chose inerte, indépendantes de moi. Je pense AVC. Survient une image de marée montante, une écume blanche qui recouvre l'image des champs labourés le long desquels je me promenais ce matin. La longue lame blanche se déplace de ma droite vers ma gauche. Je pense « peut-être j'entre dans le coma. Peut-être je vais mourir » Je pense en termes enfantins « quand on entre dans le coma, quand on meurt, on dit sa prière » et aussitôt « quelle prière ? » Vide. Et, très apaisante, cette pensée : « mais toute ma vie est prière ». La langue d'écume blanche redescend de la gauche vers la droite, redécouvrant l'image du champ labouré, marée descendante, je sens que ma parole se libère, je parle, et peu à peu mon corps tout entier m'est rendu. Grand silence, grande solitude, pas d'angoisse tant l'étonnement occupe tout le champ de ma pensée.

Acte 3

De la cour des miracles au couloir de l'insurrection

ou : comment mes deux moi réunis écoutent leurs compagnons de misère

Après le voyage vrombissant, l'entrée rapide aux Urgences, l'entretien et mon récit six fois répétés selon la gradation ascendante des accueillants et des soignants, l'installation dans le couloir-dortoir où des voiles légers séparent les compagnons éphémères, voici la nuit. Jaillit de son lit le premier révolté qui se fait rapidement ceinturer cependant qu'il crie son angoisse et sa fureur « j'étouffe... J'étouffe et je suis bipolaire. Bi-po-lai-re !!!!! » Suivront les martèlements de l'autre révolté sur ma gauche : « Un som-ni-fè-re !!! Un som-ni-fère !!!!! Je veux UN SOMNIFÈRE !!!!!!!!!!!!! ». Lui répond à ma droite une dame avinée qui chante à tue-tête la même exigence : « Un somnifèèèèèèèèèèè-re !!! ». Les voix se combinent en un opéra tonitruant et cocasse ; j'étouffe mon fou-rire que je juge malvenu. Et dans les silences, la voix douce et enfantine d'une vieille dame qui se berce sans fin. Hormis le bipolaire le temps de son jaillissement hors de son box, je n'en vois aucun mais je les imagine : Un fort des halles tatoué et une grosse dame outrageusement fardée ont chanté leur opéra. La voix berçante a des bouclettes blanches et les yeux bleus. A 6 heures les angoisses de la nuit sont apaisées. Tout le monde dort. Il y a même un ronfleur.

Acte 4

Des machines et des hommes

Transportée dans une autre partie de l'hôpital me voici dans les soins intensifs. Ma chambre est vaste, d'une clarté douce le jour, douce la nuit. J'y suis entourée de machines extraordinaires. Une machine soufflante m'offre des rêves de grand vent, tempête ou mistral. L'autre, à laquelle je suis reliée par des fils entravants qui m'évoquent un cordon ombilical précieux, égrène des sons divers dont certains semblent intéresser mes soignants cependant que d'autres, mystérieusement,

semblent les laisser froids. Et dans le grand vent, c'est comme si toutes les horloges de ma vie se mettaient à sonner : celle de Grimaud, mais aussi la pendule de la maison de Grimaud, la pendule de Gandevilliers qui ne sonne plus depuis quelques années mais qui a tant enchanté nos amis dont plusieurs sont aujourd'hui morts. J'entends sonner la vie que j'aime, la vie qui passe. Toute une musique d'horloges et de pendules m'emporte bien loin de mes petits bips.

Et puis il y a les voyages où je suis emportée dans mon lit-carrosse vers d'autres cieux, d'autres machines, d'autres hommes. Toujours au galop de mes blancs coursiers, à la conquête du scanner ou de nouvelles perfusions.

Je n'oublierai jamais le visage des quatre témoins de mon deuxième naufrage, face à moi, au pied du lit. Quand je coulais tel un navire, quille dressée et nez plongeant, puis quand j'ai émergé. J'ai pensé : « comme s'ils assistaient à une résurrection, un miracle. Et c'est moi, le miracle ! » Ils ressemblaient aux anges des peintures du quattrocento.

Mon sentiment ? Gratitude immense envers la vie toujours renouvelée symbolisée par ces beaux visages, leur jeunesse et leur sourire libéré. Paix profonde.

Acte 5

La vie, tout simplement.

Nicole Fabre

Décembre 2014

- :- :-

A la sortie de l'hôpital j'ai écrit ce qu'aujourd'hui j'appelle les Actes II, III, IV. Quelques semaines plus tard j'ai écrit l'Acte I et l'Acte V, ne changeant rien aux autres. Tout cela a continué de m'habiter en même temps que continuait ma vie quotidienne retrouvée : mes patients, mes cours, le repas de Noël en famille, les amis, etc.

De temps en temps je relisais l'écrit premier, comme si j'avais besoin de toucher à nouveau cette expérience qui m'a été essentielle. Besoin de savoir que oui, cela avait été et s'était déroulé comme je m'en souvenais. Toucher cela, comme j'ai eu besoin de toucher le cercueil de Jean, le compagnon de ma vie, lorsque nous quitions l'église et que je savais qu'ainsi se concluaient trois semaines dramatiques et impensables, qu'ainsi se concluaient tant d'années d'une vie partagée devenue impartageable. Besoin de toucher pour au moins sentir l'impensable avant de pouvoir le penser.

Et voici qu'il me faut maintenant retourner vers ce que j'ai entrevu. Pour tenir, toucher et repenser la chose entr'aperçue au cours de ces quelques heures essentielles. Pour en témoigner peut-être, tant j'ai appris de mon métier que l'essentiel vécu par l'un ouvre l'autre à l'essentiel de sa vie, un essentiel, une question fondamentale que chacun pressentait parfois sans pouvoir les nommer, sans le savoir.

Je relis donc l'Acte II écrit dans ma tête et couché sur le papier dès que moi, je n'ai plus été couchée dans un lit !

L'aventure a commencé quelques heures après mon retour de la campagne où j'avais vécu deux jours de bonne solitude, de silence et de réflexion tranquille. J'écrivais.

J'ai quitté ma table de travail pour aller chercher un document et voici que le tapis se met à onduler devant moi comme en une énorme houle : c'est bien le tapis que je connais, sa couleur et ses dessins tels qu'ils sont. Mais une houle croissante semble le gonfler et le creuser.

Une image tout à coup surgit, intense. J'avais six ans. Nous rentrions de ce qui s'appelait alors l'Indochine. Un voyage qui durait quatre semaines et se faisait en paquebot. Le temps s'écoulait, calme, mais il y eut un jour de vraie tempête. Dans ce souvenir émergé je me sens serrée contre ma mère, sur le pont où pour un moment encore les voyageurs ont eu le droit de rester. Je revois la vague énorme qui se dresse devant nous. Je revois l'image intérieure fascinante que j'avais alors de notre bateau qui va se trouver au sommet de la montagne d'eau sombre que creuse déjà la vague suivante dans laquelle nous allons redescendre.

Le tapis houleux et la houle terrifiante de mes six ans se superposent. J'ai conscience que les deux images sont indépendantes et pourtant se composent. Je sais que le réel, c'est le sol plan et stable. Je le sais, je le pense, et je ne le vois pas.

La seule écriture que je consacre en ce moment à cette image enfantine ressurgie ressuscite en moi la fascination et fait se lever l'effroi d'alors ; monte à mes lèvres un haut le cœur. Et je me souviens maintenant de l'effort que j'ai dû faire pour me convaincre que le tapis pris de houle n'était pas une réalité. Je me souviens de mon application à penser : le vrai tapis, le vrai sol, ne sauraient se creuser ni se gonfler... Je peux poser mon pied là où il semble que se creuse le tapis... Il n'empêche ! J'ai dû m'asseoir sur le premier siège que j'ai trouvé car la houle ressentie me faisait courir un risque évident.

Je suis tentée de dire que je tiens là une démonstration magistrale du pouvoir de l'image. Mais je sens et je sais qu'il n'en est rien puisque le malaise, lui, avait une réalité. En revanche, quelle puissance a encore sur moi l'image-souvenir ressuscitée pour que, décrivant la scène ancienne, j'en éprouve encore la terreur et le trouble et que je peine à résister à cette houle intérieure. Bien sûr, écrivant ces lignes, je pense à l'exemple si souvent donné de Flaubert qui, décrivant l'empoisonnement d'Emma Bovary en éprouve tous les symptômes. De même, je suis prise d'un mal de tête et une nausée me vient à cette seule évocation où probablement s'éveillent pendant que j'écris le souvenir ancien et celui, plus récent, de ma grande houle. A un point tel que je dois plusieurs fois m'interrompre pour venir à bout de ces lignes. De celles-ci, précisément.

Comme elle a dû être forte, cette expérience de mes six ans, pétrie de peur et de fascination, pour qu'elle surgisse dans sa fraîcheur en cet instant d'un malaise que je ne pouvais nommer où la surprise, l'étonnement et le sentiment du risque encouru de tomber tentaient de se résoudre par le recours à la réalité et au raisonnable : Non, je n'étais pas cette petite fille d'autrefois terrorisée par la montagne d'eau où se creusaient les vallées profondes avec un risque permanent d'engloutissement, ici vécu comme chute irrémédiable. Une lutte brève, intense, dominée par un grand étonnement.

Sitôt assise, je m'accoude au bord de la table, passant ma main sur mes yeux qui me brûlent avec une intensité jusqu'ici jamais éprouvée. Je m'interroge un instant. Aurais-je touché des piments ? Non. Sûrement pas... Ici encore, j'ai recours à la réalité, au quotidien, à la pensée critique et à sa logique. Mais voici que survient une nouvelle étrangeté, un bandeau noir enserre mes yeux. Nouvelle étrangeté, nouvel étonnement.

Derrière ce bandeau (mais comment a-t-il pu venir se mettre sur mes yeux ?) je ne vois plus rien sauf le noir absolu. Puis tout cela se calme. Le bandeau n'a jamais existé. Ce n'est que quelques jours plus tard que je prendrai conscience que j'avais perdu la vue. Un moment.

Ce que je ressens, je crois ne l'avoir jamais éprouvé. Je pense : « je suis vraiment bizarre... ça ne va pas ». Je tente de prononcer ces mots. Mais je ne peux plus parler ; le son que je produis est informe et rauque.

Une image survient alors, troublante : celle d'une voisine qu'on a retrouvée inconsciente chez elle, gisant au sol. J'ai peur de tomber par terre (toujours la houle). Je m'inquiète pour ceux qui me trouveront et ne comprendront pas. Je ne peux pas parler, alors il faut écrire. Pour expliquer. Mais mes mains se paralysent sur les mots que je tente d'écrire, malgré toute mon application, celle qu'enfant je mettais à écrire correctement la terrible lettre « g » au graphisme si difficile !

Je renonce, voudrais me déplacer de cinquante centimètres pour me mettre dans un fauteuil. Ma jambe droite puis la gauche sur lesquelles je tente de prendre appui sautent sans me demander mon avis puis retombent, inertes. Se superpose un autre souvenir d'enfance : « la jambe de Papa ». Suite d'une blessure à « la guerre de 14 » il souffrait de troubles épileptiques, ce que j'ai compris plus tard. Il arrivait qu'il passe sa main sur ses yeux en disant d'une voix changée : « j'ai mal à la tête ». Maman pâlisait, nous envoyait jouer ou lire ou finir notre repas ailleurs. Un jour d'indiscrétion j'ai glissé un regard par la porte mal fermée et, pétrifiée, j'ai vu la jambe de Papa faire de grands bonds. C'est cette image-là qui se présente à moi devant mes jambes qui sautent puis se paralysent. Elles me sont devenues étrangères. Des choses.

Alors j'ai compris que je resterais là, accoudée au coin de la table. J'ai pensé : « je fais un AVC », et j'étais si étonnée que seul m'habitait cet étonnement. Avec, pourtant, une pensée critique : la paralysie est d'un seul côté, d'habitude... Et pourquoi, moi, c'est tout mon corps qui est paralysé ?

Mais c'était évident : je pouvais maintenant nommer ce trouble qui se déroulait depuis un moment en moi, dans un temps hors du temps. Un trouble que j'avais tenté de maîtriser mais qui m'avait vaincue.

Dans cette phase étrange, cette entrée dans la perte de la gouverne de mon corps, les images ont été intenses. Force du souvenir des vagues de ma petite enfance mais aussi de l'image qui s'était alors formée en moi du bateau au sommet de la vague lorsque nous étions en son creux, du creux qui nous attendait tout en bas lorsque nous étions sur le sommet immense. Précision de la jambe de Papa bondissant, raide, à la verticale alors qu'il était à demi étendu dans son fauteuil que je voyais de dos. Intensité de l'émotion d'autrefois, intacte encore aujourd'hui et qui s'impose.

Et ma réponse : un effort conscient, exigeant pour dissocier de la réalité d'aujourd'hui dominée par l'étonnement les souvenirs surgis, porteurs d'effroi et source d'impuissance. Faire appel à la pensée logique, à la conscience de ce que je vis dans ma réalité d'aujourd'hui et que je tente de comprendre pour ne pas me laisser emporter par les affects tragiques du temps jadis.

Ainsi suis-je conduite à une évidence bien surprenante que je peux maintenant traduire : d'un côté mon moi-corps devenu une chose étrangère et sur laquelle je suis sans pouvoir ; de l'autre mon moi-qui-pense et vit intensément. Et ce moi qui vit intensément s'efforce de distinguer les souvenirs d'enfance, effrayants, de la conscience aiguë et objective de ce que je vois, de moi, se dérouler devant moi et que je trouve si étonnant, si nouveau, si inconnu, que je n'éprouve pas

l'angoisse que cela pourrait faire se lever en moi. Toute entière prise par l'observation de cette étrangeté au déroulement implacable.

Dans cet état d'« impossibilité de tout » j'étais entrée dans un grand calme. En moi, un grand silence. J'étais devant une évidence et je m'inclinais.

Et je m'interroge.

Est-ce que l'évidence du tout impossible, du sans issue serait source d'apaisement ? Il n'y a rien à faire, qu'attendre la suite. Ce qui est troublant, ne serait-ce pas de se demander par quel chemin on doit passer, quelles armes sont les bonnes, quels mots sont les meilleurs, à qui il faudrait s'adresser, quel est l'acte nécessaire ? L'impossibilité de tout, quand elle est évidente, serait-elle source de paix ?

Et pourtant j'imagine qu'il est possible de se révolter, d'éprouver de l'angoisse, de trembler de peur même et peut-être surtout devant l'inéluctable.

Qu'est-ce donc qui m'a préservée de cela qui doit être si difficile à vivre ? L'évidence massive ? Une passivité qui serait mienne sans que je le sache ? Une certaine façon que j'ai souvent de dire : « c'est comme ça », « ecco », en m'inclinant devant ce à quoi il me semble que je ne peux rien ?

Sagesse ou passivité, je ne sais comment distinguer en quoi s'origine ce calme total qui m'a alors habitée. Pas d'angoisse mais une évidence. Plus rien à choisir, plus rien à faire. A un point tel que de ce temps hors du temps, je n'ai conservé, vivace, que le souvenir de cette tranquillité, de cette évidence. On m'a plus d'une fois parlé de l'angoisse que j'ai dû éprouver et j'ai toujours répondu par la négative. Non, ce qui a dominé c'est l'étonnement, et ce malgré les associations angoissantes qui ont surgi ; puis une grande paix a tout recouvert. Et c'est l'intensité de cette paix qui me demeure.

Dans ce grand calme, à nouveau une image s'impose : celle du champ labouré de frais que je longeais ce matin à la campagne. La fracture luisante du labour dans la terre noire. L'image est là, émouvante de beauté simple, d'une précision parfaite. Et c'est alors que je vois avancer depuis la droite comme une lame blanche, une vague, une marée montante d'écume qui recouvre progressivement la terre labourée.

Je pense comme une nouvelle évidence : « peut-être j'entre dans le coma ; peut-être je vais mourir »... Et dans un silence profond, comme dans une absence dont je ne sais pourquoi je l'exprime ainsi, me vient cette pensée que « quand on entre dans le coma, quand on meurt, on dit sa prière ».

Ce m'est aujourd'hui un grand étonnement, un de plus, non pas d'avoir pensé à prier mais de m'être formulé cette pensée de manière si infantine. Il y a bien longtemps que je n'emploie pas cette expression. Même à mes enfants je n'ai jamais parlé de dire sa prière !

Décidément cette expérience m'apprend ou me confirme la présence et l'importance de mes images et même de mes formules d'enfance, voire de petite enfance.

J'ignore ce que sera ma mort. Peut-être sera-t-elle accompagnée par mon enfance. Ce qui, de mon enfance, a surgi ce jour-là, me parle de la fascination et de l'angoisse quasi magique que j'ai connues. S'est imposée la présence des parents de mon enfance, leur image avec leurs fragilités mais aussi l'être-là de ma mère. Comme s'ils étaient porteurs d'une véritable dramatique,

figures de puissance protectrice et d'impuissance totale. Et la prière, ou plutôt l'idée de prière surgie dans des termes enfantins que je n'emploie jamais mais qui semble nécessaire et rassurante, et qui parle aussi de mon enfance.

En moi, le silence et le vide ont répondu. Un grand vide où aucune prière « apprise » ne m'est venue en mémoire. Une étrange expérience, elle aussi, elle encore, dépourvue d'angoisse. Et, tranquille, cette réponse, paisible et apaisante : « mais toute ma vie est prière ». Comme : je ne sais plus aucune des prières que je connais. Et ça n'a aucune importance. Les mots n'ont pas d'importance. Les rituels n'ont pas d'importance. C'est avec la vie, dans ma vie, par ma vie que je suis priante et que je suis moi-même prière.

Evidence absolue : toute ma vie est prière si comme je le crois et l'espère l'amour l'emplit, qui l'illumine. La prière, je l'ai touché à ce moment-là, est pour moi expérience du vide et contemplation sereine.

Et puis, la marée d'écume blanche s'est stabilisée. Elle n'a pas recouvert tout le champ. Je l'ai vue redescendre de gauche à droite. Seule demeurait la terre brillante et noire du labour.

J'assistais à la marée descendante, avec toujours ce même étonnement ; toujours ce grand silence en moi et autour de moi.

Jusqu'à constater que cette expérience extraordinaire prenait fin. Je retrouvais mon corps, mes gestes, ma parole. Tout était normal. Et pourtant je n'avais pas rêvé.

Me demeuraient l'étonnement, le grand silence traversé, paix et solitude extrêmes.

C'est dans le temps qui a suivi que j'ai pu repenser à ceux que j'aime. Ils avaient été complètement absents pendant tout ce temps, si ce n'est au moment où j'ai craint pour eux si l'on me trouvait gisant au sol, sans parole.

Cela aussi m'étonne. Dans ce temps hors du temps ceux qui me sont si proches, que j'aime si fortement, qu'ils soient vivants ou qu'ils soient morts déjà, m'étaient absents. Ou plus exactement je leur ai été absente. Je ne les ai pas convoqués.

Me revient en mémoire le chagrin de ma mère lorsque sa propre mère est morte : « Je la voyais concentrée, absente. Elle priait avec son chapelet. Je lui disais : 'Maman, dis-moi quelque chose', je la suppliais, mais elle ne m'a rien dit. Elle n'était plus avec nous ».

La mort au milieu des siens, les dernières paroles prononcées, fondamentales, seraient-elles un mythe ? Ou encore, y aurait-il un temps, une durée hors du temps où il se pourrait que nous soyons face à un vide plein ? Ceux que nous aimons deviendraient-ils ceux avec qui nous avons fait le chemin riche de l'amour mais avec qui nous ne savons pas, ou ne pouvons pas, aborder la grande solitude qui nous ouvre à la lumière ? Serait-ce l'expérience de quelques-uns ? D'autres connaîtraient-ils la joie du chemin jusqu'au bout accompagnés par leurs aimés ?

J'ai pu enfin aller m'asseoir dans un fauteuil, réfléchir à ce qui m'était arrivé, prendre mon téléphone pour savoir ce que je devais faire, appeler les secours et me retrouver dans l'expérience étonnante elle aussi, mais de manière bien différente, des urgences de l'hôpital SJ.

J'étais revenue des contrées désertiques et lumineuses de la grande solitude et de la présence/absence.

De tout ce qui a suivi je retiens encore la force des images. Dans le couloir des urgences, mon attention aux voix, aux bruits m'a apporté des images, les images de ces compagnons

invisibles d'une nuit. De chacun caché par son rideau ne me parvenaient que les chants, les paroles ou les cris. Mais ils ont eu un visage pour moi, celui que je leur ai donné. Une histoire, celle que je me suis racontée. Et comme j'aime rire, tout cela est devenu comique, y compris ma présence dans le couloir des révoltés !

Encore les images en travail pendant mon séjour dans les soins intensifs, les images souvenirs, les images recrées, inventées. Et qui apportaient leur cortège d'évocations et de pensées. Une réflexion tranquille. Et toujours cette curiosité qui m'ont rendu intéressantes mes promenades, mes découvertes dans le monde des machines où j'avais la chance de ne pas souffrir.

Et puis cette image si belle de mes quatre soignants assistant l'air grave à mon deuxième naufrage. Entre eux et moi pendant qu'à nouveau je perds tout de moi, l'image du bateau qui plonge, quille dressée. Mais voici que l'ombre recule, je retrouve la parole, et leurs visages si beaux, lumineux, éclairés d'un sourire inoubliable. Comme les anges d'or des tableaux anciens. Ils sont là, ils m'accueillent au paradis. Et ce paradis, c'est la vie. Tout simplement. Ma vie.

Ma vie aujourd'hui marquée par cette rupture du temps, cette trace indélébile d'un entr'aperçu unique. Ma vie avec la remontée spontanée d'une enfance qui m'habite à jamais. Ma vie avec une confirmation de ce que je sais depuis longtemps, le jeu du corps et des mots est pour moi nourri par les images qui me permettent de penser. Ma vie avec l'évidence fondamentale, refondatrice, essentielle, « ma vie est prière, je suis prière » sans que le visage du dieu se soit à aucun moment révélé.

Je n'ai pas traversé l'océan houleux, je n'ai pas passé le gué, je suis demeurée sur la rive. Je n'ai ni erré dans l'obscurité de l'autre rive, inconnue, ni couru joyeuse et haletante pour me fondre en ce monde nouveau, si étranger et pourtant si proche, baigné d'une lumière blanche et douce. Absolue. Pour l'instant, je demeure au pays que je connais, enrichie de ces heures essentielles et de l'évidence que j'ai touchée.

Mais par moments, je m'interroge : lorsque je ferai réellement ce chemin de vie vers ma mort, aurai-je à nouveau la grâce des images pour me conduire ? Mon enfance me prendra-telle par la main, et comment ? Ma route se fera-t-elle en solitude et dans le grand silence, dans cette paix si simple du jour étrange et fondateur de la grande houle ? Les visages aimés me seront-ils présents ou demeureront-ils discrets car c'est bien dans la solitude que s'accomplit la grande traversée ? Saurai-je demeurer prière et amour jusqu'à toujours ? La lumière à laquelle j'aspire m'enveloppera-telle dans son absolu et sa vérité comme il m'a semblé en apercevoir la promesse ou l'annonce, comme une certitude ?
